

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 86 (1941)
Heft: 1

Artikel: Le combat de rencontre
Autor: Ernst, A.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-342031>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 29.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Le combat de rencontre

I

Le *Service en Campagne 1927* réserve une large part au combat de rencontre qui y est traité de façon très détaillée aux chiffres 225 à 243. Le chapitre relatif à la sûreté en marche a également traité au combat de rencontre. La raison pour laquelle un exposé aussi détaillé est consacré à cette forme de combat nous est fournie au ch. 6 S. C., qui dit :

« C'est dans un combat de rencontre... que nous attaquons avec le plus de chances. Devant un ennemi déjà entièrement déployé et surtout fortifié, notre artillerie sera impuissante. » La dernière phrase du ch. 225 n'est pas moins explicite : « Sauf raison majeure, on ne se dérobe jamais à un combat de rencontre, surtout pas lorsqu'on se sent inférieur en nombre : ce serait renoncer volontairement à toute possibilité d'attaque ultérieure ».

Aussi le combat de rencontre jouait-il un rôle prépondérant dans nos exercices de paix. Presque tous les thèmes, des manœuvres de division aux exercices dans le cadre de la compagnie, traitaient du combat entre deux partis marchant à la rencontre l'un de l'autre pour finir par se livrer une bataille, leur laissant une entière liberté de mouvement.

Le procédé de combat était simple. Les « Directives pour l'instruction de l'infanterie » (1934) insistaient sur la nécessité d'une forme de combat fixée une fois pour toutes,

dispensant les chefs de donner des ordres compliqués. La formation des troupes en marche était elle-même réglée jusqu'au moindre détail. Pour le commandant d'une compagnie bien instruite, il suffisait de dire : « La compagnie marche en formation de compagnie d'avant-garde sur la route de X. » Tout le reste allait de soi. Des éclaireurs marchant en tête, de l'unité jusqu'aux ordonnances de combat, tout le monde sait où est sa place et chacun connaît la tâche qui lui est dévolue.

En cas de rencontre, l'attitude des chefs subalternes est également fixée à l'avance, de manière qu'ils n'ont pas besoin d'une longue réflexion. Dans tous les cas, l'on passe à l'attaque. Le ch. 203 S. C. prévoit, il est vrai, la possibilité pour l'avant-garde de recourir à la défensive. Mais cette disposition ne concerne que les formations d'une certaine importance. La patrouille de pointe et la compagnie d'avant-garde passent toujours à l'attaque, et les cas de commandants de bataillon d'avant-garde se décidant pour la défensive sont certainement exceptionnels. Ce n'est pas en vain que les « directives » de 1934 exigent des commandants d'avant-garde l'esprit offensif le plus accentué.

Mais l'on impose pas seulement la décision d'attaquer. On a même fixé, une fois pour toutes, le plan d'attaque, tout au moins pour les chefs subalternes. La patrouille de pointe et la section de combat qui suivent, doivent pousser le long de la route, tandis que les deux autres sections attaquent à gauche et à droite de l'axe de marche. Il est superflu de donner des ordres. Un seul signe du commandant de compagnie suffit pour déclencher l'attaque. Tout au plus, faut-il quelques minutes pour donner les missions aux armes lourdes chargées d'appuyer l'avance des sections de combat. Pour les commandants supérieurs la décision est un peu plus compliquée. Ne pouvant se contenter d'attaquer selon un procédé schématique, ils sont obligés

de chercher et de préciser l'endroit de leur effort principal. Mais ils savent, eux aussi, que leur tâche est de pousser en avant à tout prix. Il faut mettre tout en œuvre pour garder l'avantage d'être prêt avant l'autre. De la formation de marche, on part à l'attaque sans reconnaissance approfondie et sans occuper préalablement une base de départ.

L'ordre dans lequel doit marcher l'avant-garde est réglé de telle façon que chaque formation puisse intervenir immédiatement dans le combat, dès la prise de contact. Le point de vue de la sûreté est considéré comme accessoire.

Dans les exercices du temps de paix, les partis sont en général de forces à peu près égales ; ils possèdent un armement semblable. Les combats de rencontre ont donc toujours lieu entre formations d'infanterie et de troupes légères qui ne sont appuyées que par une artillerie relativement faible. Les commandants des patrouilles de pointe et des compagnies d'avant-garde peuvent admettre, sans risque aucun de se tromper, que l'ennemi qu'ils rencontreront au cours de leur marche se composera de fantassins ou de cyclistes, et disposera tout au plus de quelques mitrailleuses. Cette certitude absolue n'a pas peu contribué à développer l'esprit offensif.

Ces exercices entre formations semblables finirent par susciter une forme de combat qui, en périodes de manœuvres peut donner satisfaction. En revanche, devant un adversaire moderne, elle conduirait à de lourdes pertes. Au moyen des armes lourdes de la compagnie d'avant-garde ou du bataillon, on peut attaquer avec succès des fantassins tenant un groupe de maisons, mais comment la patrouille de pointe, précédée de ses trois éclaireurs, se fût-elle tirée d'affaire contre des chars blindés ? Elle ne pourrait guère les attaquer de la manière enseignée dans nos exercices.

L'attribution de canons d'infanterie ne modifia que fort peu cet état de choses. Ceux-ci pourraient, à la rigueur, servir de protection contre des chars de reconnaissance *isolés* empruntant la route. Mais contre des attaques de formations blindées, qui opèrent toujours en nombre et, en général, en dehors des routes, les canons d'infanterie, dont nous disposons ne suffisent pas.

La différence entre la tactique en manœuvre et la guerre réelle se manifeste aussi dans un autre domaine : la théorie du combat de rencontre présuppose que les deux partis marchent l'un contre l'autre sur route et en plein jour. En temps de paix, on peut fort aisément effectuer des marches de jour, mais représentons-nous un bataillon d'avant-garde, avec ses nombreux chevaux et véhicules, attaqué par des avions. Quel serait le désordre causé dans cette colonne par l'éclatement des bombes et les rafales des mitrailleuses ! Le résultat serait une véritable panique.

Il nous est impossible de faire figurer, en temps de paix, contre nos troupes en marche de jour, des attaques de formations étrangères dotées d'un armement moderne. Nous manquons avant tout de chars blindés.

Il en est de même des attaques aériennes : nous ne pouvons que rarement faire attaquer des escadrilles entières, voire des groupes. Il nous manque, en outre, les plus redoutables adversaires des troupes en marche : les avions de combat et les stukas.

Dans les exercices tactiques, on admet souvent un ennemi disposant de moyens modernes. Mais faute d'idée précise de ses possibilités, la discussion n'en tient pas assez compte. En général n'apparaissent que des chars de reconnaissance ennemis, vite anéantis par nos canons d'infanterie ; ou des compagnies isolées de chars. Les cas sont rares où une *attaque massive* de formations blindées et motorisées appuyées par l'aviation est discutée à fond.

Dans nos exercices des entreprises téméraires sont parfois lancées, qui promettent le succès contre un ennemi de force égale. En cas de guerre, elles conduiraient à de graves revers.

L'image erronée que nous nous faisons de la guerre fit naître dans l'esprit de nombreux officiers l'idée de « l'offensive à tout prix » qui, en cas de guerre, mène bien vite à des déceptions. Nous avons organisé plusieurs fois, avec nos officiers, des exercices tactiques inspirés de périodiques militaires allemands. La plupart du temps, on parvint à des solutions que les Allemands rejetaient eux-mêmes parce qu'irréalisables. Fidèles à la doctrine en vogue, nos officiers pratiquaient l'offensive, même lorsqu'il fallait s'attendre à des attaques de chars ou lorsque la défense adverse était parfaitement organisée. Nous ne pouvons pourtant pas reprocher aux Allemands de manquer d'esprit offensif ! Mais les expériences de la guerre mondiale leur ont appris que certaines entreprises, malgré la plus grande témérité, sont fatalement vouées à l'insuccès. Quel sens y a-t-il de lancer une infanterie non protégée contre des formations de chars ennemis ?

Loin de nous l'idée de condamner les entreprises courageuses. Mais *l'esprit offensif doit se développer par d'autres tâches*. Le S. C. lui-même dit entre autres : « Le succès renforce la volonté de vaincre, les échecs répétés la diminuent ». Si, dans les combats de rencontre que nous exerçons jusqu'ici, nos troupes avaient rencontré, non pas des éléments de notre propre armée, mais des troupes étrangères dotées d'un équipement moderne, elles seraient allées au devant d'échecs qui annihilent l'esprit offensif.

On allègue parfois que l'initiative personnelle des commandants ne peut être mise en valeur qu'en pratiquant le combat de rencontre avec sa situation initiale incertaine. Ce motif ne nous paraît pas toujours justifié. Il est possible

de monter des exercices (entreprises de groupes d'assaut, situations difficiles dans le combat défensif) qui donnent une image réelle de la guerre tout en développant l'esprit combattif des chefs et l'habileté de la troupe.

Même si ce n'était pas le cas, il ne servirait à rien de former l'initiative des chefs à la lumière d'exemples qui sont incompatibles avec la réalité de la guerre.

II

Les I. C. D. de novembre 1939 ne contiennent aucune disposition relative au combat de rencontre. Les prescriptions du S. C. relatives à cette forme de combat n'ont pas été expressément abrogées. Mais il est contraire au sens et à l'esprit des nouvelles directives de continuer à exercer le combat de rencontre.

En revanche, le Règlement provisoire de l'infanterie paru dans le courant de l'automne 1939 et dont il existe des éditions datées 1940, traite en détail le combat de rencontre.

Nous estimons qu'il y a là, pour nos jeunes officiers, un risque de contradiction qu'il faut dissiper.

Comme il existe toujours une certaine tendance à retourner à cette forme de combat, examinons si le combat de rencontre correspond encore aux expériences de la guerre actuelle.

Nous avons déjà souligné le fait que les marches de jour effectuées par des corps de troupes entiers sont, à notre avis, extrêmement risqués aussi longtemps que l'adversaire dispose de la maîtrise de l'air. Les Allemands ont pu se permettre de telles entreprises parce qu'ils étaient en mesure de protéger efficacement leurs colonnes, dès le début des hostilités, en se servant de puissantes formations d'aviation. Ce fut le cas en Pologne, en Belgique et en France. Mais ce moyen-là nous échappe.

Exceptionnellement, nous réussirons peut-être, loin de l'ennemi, à utiliser les routes pour des mouvements de troupes pendant la journée. L'aviation adverse ne peut pas être partout. Mais si nous marchons à l'ennemi pour l'attaquer — ce qui est le but du combat de rencontre — nous pouvons être certains que ses pilotes nous découvriront et nous attaqueront avant même que nous ayons atteint ses premiers éléments.

L'attaque aérienne est donc absolument certaine. Il est facile de se faire une vision de son effet sur un bataillon marchant en formation d'avant-garde et encombrée par plus de cent chevaux. Un accroissement considérable des moyens de la D.C.A. ne suffirait pas à le protéger. Les Français, qui étaient pourtant relativement riches en pièces D.C.A. de gros et moyens calibres, n'ont pas pu parer efficacement aux attaques aériennes pendant leurs mouvements. Comment y parviendrons-nous ?

L'ennemi, au-devant duquel nous marchons pour lui imposer le combat de rencontre, n'attendra certainement pas que nous l'attaquions. Il exploitera à fond chaque occasion de pousser en avant. Celle-ci se présentera lorsque notre concentration ne sera pas terminée ou à la suite d'une rupture du front. Les forces engagées ne seront certainement pas des cavaliers, des fantassins et des cyclistes. L'attaque sera exécutée par des divisions blindées et des formations motorisées qui chercheront à pénétrer aussi profondément que possible dans notre pays, exploitant au plus haut degré leur puissance de choc et leur vitesse. Tomber sur un adversaire qui n'est pas prêt au combat est la tâche classique des formations rapides. Lorsqu'un front solide s'est formé, les chances des troupes blindées diminuent sensiblement. Elles utilisent donc chaque occasion de manœuvre. En marchant à leur rencontre au lieu de les attendre, solidement installés derrière un obstacle continu, nous leur rendons le plus grand service.

Nous ne rencontrerons pas seulement quelques chars de reconnaissance isolés, mais nous serons assaillis par des centaines d'engins blindés, depuis le char léger jusqu'au gros char lourd. L'attaque n'aura fort probablement pas lieu frontalement. Elle ne se fera pas non plus sur route. Au contraire, tous ces engins profiteront des couverts et nous attaqueront avant même que nous ayons eu le temps de mettre nos canons d'infanterie en position. Le fractionnement du bataillon d'avant-garde ne servira pratiquement à rien.

Partout où des avions ou des chars ennemis peuvent intervenir, une marche d'approche ou une attaque effectuée par une troupe en mouvement est d'emblée exclue. Dans des régions impraticables, des forêts particulièrement denses ou en montagne, il peut arriver que l'on puisse passer directement de la marche à l'attaque. De telles situations sont toutefois soumises à d'autres principes que ceux qui sont énoncés dans le S.C. ou dans le Règlement provisoire de l'infanterie (1939).

Les chances du combat de rencontre étant incertaines, il ne vaut donc pas la peine de continuer à exercer trop rigoureusement cette forme de combat. Nous ne devons pas recommencer les fautes commises en temps de paix et jouer des exercices qui sont incompatibles avec la réalité.

A cet argument vient s'ajouter encore un motif d'ordre stratégique : Pour nous, une guerre de mouvement, telle que la prévoit le S.C., est devenue impossible.

Il peut arriver, il est vrai, que des rencontres avec l'ennemi aient lieu sans que nous le désirions. Notre front peut être rompu pendant que nos renforts se dirigent vers les premières lignes. Mais même dans cette situation-là, il faut faire l'impossible pour éviter le combat de rencontre. L'ennemi qui est parvenu à faire une brèche exploitera aussitôt son succès en y faisant pénétrer des formations

blindées et motorisées. Contre un tel ennemi, nous ne pouvons pas engager un combat de rencontre. Dès qu'une rupture du front se produit, le mouvement doit être suspendu et la troupe s'installer défensivement dans un terrain impraticable aux chars.

Si la situation est si critique qu'il faille compter avec une irruption d'engins blindés, il ne reste rien d'autre à faire que d'envoyer en avant des unités motorisées richement dotées de canons anti-chars. Ces groupements s'installeront défensivement derrière des coupures de terrain couvrant ainsi la marche du gros vers le front menacé.

De nuit, l'exploitation d'une rupture pour des troupes blindées est difficile. Ce fait diminue notablement les risques d'une rencontre. Dans le cadre de notre défense nationale, nous ne trouvons donc aucun cas qui nous *force* à accepter un combat de rencontre plus ou moins improvisé.

Il semble que les succès allemands ont augmenté même chez nous le prestige du combat de rencontre. A notre avis, les partisans de la guerre de mouvement dans le cadre de notre défense nationale oublient les éléments suivants :

1. Certes, les Allemands ont obtenu leurs victoires successives grâce à la guerre de mouvement. Mais ils se sont bien gardés de pratiquer leurs « combats de rencontre » au moyen de patrouilles de cyclistes ou de fantassins. Ils ont utilisé à cet effet des formations blindées et motorisées soutenues par une puissante aviation. Ainsi, ils sont parvenus à battre un adversaire qui ne pouvait rien leur opposer de semblable. Nous devons nous garder de faire de la « tactique allemande » avec nos moyens limités. Nous ne pouvons donner à notre infanterie des tâches que seules les troupes blindées et l'aviation sont capables de résoudre.

2. En France, ce n'est pas le principe de la défense qui a failli mais la croyance que le combat défensif dans une position fortifiée exige moins de courage et de dureté que l'offensive.

La défense active est et demeure la forme de combat la plus forte. Ce serait donc faire fausse route que de se laisser influencer par la défaite française. En nous installant solidement dans une position bien organisée et bien conçue, nous résisterons toujours mieux aux attaques de chars blindés et d'avions qu'en nous présentant à eux en cours de manœuvres et sans protection.

Pour notre armée, la pratique du combat de rencontre sera exclue aussi longtemps que nous ne posséderons pas une forte aviation et des formations blindées.

L'esprit offensif, caractéristique du combat de rencontre, ne doit cependant pas être négligé. Nous en avons toujours besoin puisque la défense doit être active.

Capitaine E.M.G. A. ERNST.
